

—Le voleur ! le voilà ! répéta le jardinier ; car cet homme est précisément l'un des garçons du boucher François.

—Le voleur, le voilà ! pensèrent intérieurement les juges, en remarquant que la fourchette était marquée des initiales de M. Bresson.

Malgré leur vraisemblance, ces suppositions manquaient d'un caractère suffisant d'authenticité, et il était indispensable, pour déterminer le coupable avec certitude, d'éclaircir les obscurités dont était encore entouré ce vol mystérieux.

Le garçon boucher se renferma d'abord dans un système complet de dénégation et répondit avec une insolente fermeté ; cependant les questions habiles et pressées du président l'enfermèrent dans un cercle où il laissa bientôt son sang-froid et son audace ; elles le jetèrent dans des contradictions qui se tournèrent en armes contre lui ; on lui demanda l'explication de ces mots ; bien jugé ! que lui avait entendu prononcer l'officier de police, la cause du mouvement qui l'avait porté à fuir pendant la déposition du jardinier, et il n'alléguait que des raisons embarrassées. Enfin, vaincu dans cette lutte intelligente, où il avait la vérité pour adversaire et sa propre conscience pour accusateur ; las de se battre contre l'évidence d'une culpabilité qui déjà n'était plus douteuse pour personne ; sentant bien qu'à chaque minute il s'enfonçait plus avant dans le bourbier du mensonge ; il finit par avouer : — Comment, en se voyant seul avec Marguerite, il avait conçu l'idée de s'emparer du panier d'argenterie ; comment, feignant de sortir, il s'était d'abord caché dans la cuisine, puis derrière les rideaux d'une alcôve ; comment enfin il avait mis à profit l'entrée de Marguerite dans une autre pièce pour quitter sa cachette, pénétrer dans la salle à manger, se saisir de l'argenterie et disparaître par la porte qui donnait sur l'escalier, sans

que Marguerite put rien soupçonner ni rien entendre. La crainte d'être découvert l'avait décidé le premier jour à enfouir dans un coin du jardin les objets de son vol ; le lendemain, il avait eu soin de les déterrer pour les vendre à un receleur ; mais par un inexplicable oubli, une fourchette était restée dans la terre, — preuve accablante, témoignage en quelque sorte providentiel qui devait préserver la justice d'une faute et lui arracher une victime.

On conçoit que de tels aveux, en déplaçant le coupable, devaient aussi déplacer la peine ; mais ce qu'il est moins aisé de comprendre, c'est la joie du père, de Julien, du vieux père, à cette péripétie imprévue.

Pierre pressa contre son cœur sa fille chérie, sa pauvre Marguerite qu'il avait vu assise sur les bancs de l'infamie ; il couvrit de baisers et de larmes son visage qu'avait maigri la captivité ; il trouva, pour la plaindre, pour la consoler de tant d'humiliations et d'outrages, les éloquentes paroles que l'amour paternel seul peut inspirer ; et tous ceux qui entendirent l'obscur paysan exprimer dans son informe langage tant de touchantes pensées et de nobles sentiments, ne purent s'empêcher de remercier Dieu et de s'associer aux délices de son bonheur.

Marguerite, mariée depuis de bien longues années à Julien, habite encore aujourd'hui Valenciennes. Le notaire, pour réparer autant que possible l'injuste accusation qu'il avait fait peser sur elle, lui accorda une modique pension que lui ont continuée ses héritiers ; tout le monde la connaît, tout le monde l'aime, et si elle se plaît quelquefois à conter cette petite histoire, c'est pour rappeler à ceux qui l'écoutent qu'il n'est pas une justice qui ne soit sujette à l'erreur.

BÉNÉDICT GALLÉ.

NOTICE SUR GAËTE.



En prenant, le matin, le chemin de Naples à Rome, on arrive vers l'heure de midi, en passant par Capoue, sur le Garigliano, rivière qui, de Pontecorvo, baigne une petite province appartenant aux Etats du Saint-Siège. C'est le mélancolique Liris chanté par Horace :

*Non rura quo Liris quiescit
Mondet aqua, taciturnus amnis.*

Après avoir passé cette rivière sur un beau pont en fil de fer, à quelques cents pas de la mer, où elle se jette, on arrive dans le *Latium*, où l'on foule la voie Appienne, *via Appia, regina viarum*. Ce chemin, longeant la mer de très près, à l'aide de charmantes sinuosités, traverse un pays ravissant, orné de gigantesques cactus et d'orangers de la plus grande beauté. Cette contrée présente en toute saison, à l'œil du voyageur, un tapis de verdure mate qui enchante et qui inspire une mélancolie des plus suaves.

En parcourant la voie Appienne, votre vue plonge en plein dans le golfe de Gaète. Les maisons, d'une blancheur éblouissante, la forêt des mâts de vaisseaux réunis dans le port, les riches et magnifiques îles aux environs de Naples, les groupes de rochers en pleine mer, les vastes bâtimens du château de Gaète et ceux du couvent qui l'avoisinent, fournissent au touriste une des vues les plus riches, les plus variées et les plus ravissantes de l'Europe.

La route conduit d'abord à Molo-di-Gaëta ; derrière cette petite ville, la chaussée se divise : l'une se dirige vers Terracine, et l'autre, longeant la mer, vous mène à Gaète. Près du bourg de Castellonne-di-Gaëta, que vous laissez à votre côté, se trouvait jadis la ville de Cicéron ; une ruine des plus antiques indique au passant la demeure de l'émule de Démosthènes. Tout à coup vous apercevez la ville de Gaète, encadrée dans une forêt de riches et de magnifiques jardins-citronniers et d'orangers mêlés de quelques palmiers. Les maisons de la ville, bien groupées, des palais d'un style élégant, à terra-